

Le signifiant phallique implique-t-il la notion de limite ou d'ordre ?

Jean-Paul HILTENBRAND

(65) Je voulais remercier Jean-Pierre Lebrun de m'avoir donné l'occasion de me mettre moi-même au clair avec un concept que j'avais rejeté aux limbes de mes spéculations sans trop chercher à m'expliquer les raisons de ce rejet.

Le point dont je pars pour parler est celui de quelques faits d'expérience dans des cas ambigus, litigieux que j'ai pu rencontrer. Ceci va m'amener d'abord à quelques remarques critiques sur ce concept d'état-limite car il semble que de quelques façons qu'on le prenne dans les descriptions qui nous sont faites, sa formulation reste hétérogène à notre expérience. Qui plus est, cette notion n'est d'aucun secours dans les difficultés de lecture que suscitent certains cas, certes problématiques, que nous rencontrons.

Dans un second temps je tenterai d'explicitier quelques références qui (66) me paraissent fondamentales pour désentraver l'explicitation de ces cas, et ceci grâce à Freud et Lacan dont on ne saurait écarter les lumières qui font d'ailleurs cruellement défaut aux auteurs qui soutiennent cette thèse des états-limites. C'est à regretter car il est vrai – nous sommes tous d'accord – que nous observons une recrudescence du nombre de cas présentant une symptomatologie mal définie, articulée de façon bizarre, aux symptômes instables, des patients qui ont l'impression d'une existence qui manque d'épaisseur et qui eux-mêmes du flou font état, du vide de leur existence, de leur aboulie et manque d'intérêt, etc. Toutefois concernant la recrudescence, je ne saurais trancher si ce phénomène est lié aux espoirs mal fondés que suscite l'analyse dans le grand public ou s'il s'agit d'une réelle aggravation de la déshérence à notre époque. Je signale quand même que les termes de border-line, d'états-limites sont apparus il y a plus de cinquante ans et que d'autre part un roman célèbre, *Thomas l'obscur*, a été composé avant-guerre. Ceci pour atténuer l'idée qu'il s'agirait d'un problème psychopathologique spécifique à notre temps. Les auteurs que j'ai consulté sont d'ailleurs

préoccupés par une autre question : ils affirment qu'entre psychoses et névroses existe un vide et c'est cet espace vide qu'ils ont entrepris de combler avec les états-limites en montrant les multiples bifurcations possibles avec la névrose et la psychose au cours de l'enfance et de l'adolescence.

Ce louable effort de classification se trouve pourtant invalidé par leur référence au comportementalisme, à une clinique superficielle des faits et des aspects psychopathologiques, le tout noyé dans des remarques pseudo-freudiennes sur les avatars narcissiques, par des considérations obsidionales sur les différentes formes et fonctions du Moi au point que, sans hésiter, ils font entrer l'Homme aux loups et le petit Hans dans leur catalogue des états-limites, ignorant du même coup la rigueur clinique de Freud et le travail de Lacan. Un trait révélateur de la position de ces auteurs est la question du symptôme phobique dont ils font selon les cas soit un signe avant-coureur, soit un signe pathognomonique de la psychose. Enfin la description du parcours de l'enfance et de l'adolescence de ces cas se réalise au travers d'une dramatisation récurrente des avatars de la relation primordiale à la mère, de l'Oedipe et de ses conflits sans que l'on trouve autre chose qu'une corrélation analogique entre passé et présent.

(67) Il est permis de supposer que si les auteurs avaient procédé par monographies soigneuses et sérieuses – comme dans la tradition des Séglas, Sérieux, Capgras et autres –, le concept d'état-limite n'aurait pas résisté longtemps à leur perspicacité. Ainsi les travaux sur les états-limites semblent surtout souffrir de la prévalence donnée à la fonction de l'imaginaire sans vraiment tenir compte de l'ordre symbolique qui la surdétermine. Quant au statut de la parole et du discours, de la fonction du grand Autre, ils sont évidemment absents de leur élaboration.

En effet, il y a une différence radicale entre la prise en considération d'un fait clinique dans sa platitude concrète et ce même fait pris dans un discours qui l'ordonne, voire qui l'indexe d'une intention, fût-elle fautive ou destinée à tromper, et cette différence c'est la place de l'Autre que lui donne la parole pour autant que le destinataire la prenne en compte. C'est bien le point important qui tranche de l'orientation de l'analyste et qui donne au fait clinique sa signification. Il ne s'agit donc pas de réalité mais de vérité comme le fait remarquer Lacan. L'exemple canonique de Freud devant l'hallucination de l'Homme aux loups pourrait ici servir de modèle.

J'en viens à présent à la seconde partie de mon propos pour d'emblée faire quelques remarques. A supposer que nous soyons effectivement autorisés à concevoir ces cas comme régis dans leur existence,

- par une prévalence des manifestations de la fonction et de la clinique de l'imaginaire d'un côté,
- et par un abâtardissement de la fonction symbolique.

Et pour être plus complet, ajoutons encore que le réel qu'ont pu rencontrer ces patients, à différentes étapes de leur vie, a eu pour conséquence, quelque chose que nous observons souvent, c'est-à-dire ni une tentative de déni ou de refoulement, ni un rejet avec son effet de forclusion mais plus simplement une traduction instantanée dans l'imaginaire.

Certains ont parlé hier d'épissure entre deux dimensions ou de franchissement dépersonnalisant ; on peut aussi évoquer une interprétation imaginaire du réel, précisons aussi que ce réel s'est imposé au sujet, sans réponse par un passage à l'acte ou un acting-out. Donc une traduction – par exemple d'un traumatisme dans l'imaginaire –, laquelle traduction va (68) occuper le champ de la relation sociale, de la relation à l'autre, etc., et va rendre cette relation particulièrement délicate en raison d'une sensibilité très vive, liée à ce réel. Mais ce qu'il y a lieu de noter surtout c'est que cette traduction d'un réel en imaginaire est celle que l'on retrouve la plupart du temps dans les délires-pseudos de ces patients.

Il est remarquable que Freud l'avait déjà noté en 1894, à propos de la fiancée, dans ses *Remarques sur les psychonévroses de défense* : « Il n'est pas rare qu'une psychose de défense vienne épisodiquement interrompre le cours d'une névrose hystérique ou mixte ».

D'une manière tout à fait générale, et dans les névrose les mieux organisées – ceci veut dire aussi bien chez chacun d'entre nous –, nous observons que sur tel ou tel point précis, c'est cette traduction immédiate dans l'imaginaire qui domine et que le sujet est à cet égard capable d'un véritable délire (Lacan également l'a plusieurs fois fait remarquer). On peut l'interpréter comme étant le réel de la lettre qui fait trou dans le savoir inconscient et qu'à cet endroit-là, lorsque le sujet est sollicité, il ne dispose plus de ses moyens habituels pour opérer ou répondre, sinon cette traduction immédiate, irrépressible, dans l'imaginaire, plus ou moins accompagnée de l'impression de quelque chose qui se dérobe dans son assise.

Il existe donc un point, une situation, un signifiant qui n'ont pas été symbolisés mais où l'on ne saurait parler de psychose vraie à ce propos. C'est un point faible dans la structure qui existe par ailleurs. Ce phénomène succinctement décrit est d'observation assez courante dans l'analyse. L'analyse en atténue parfois les effets mais l'on peut rester dubitatif sur une résolution complète. Je laisse la question ouverte... Cette description nous amène alors à une interrogation : dans les cas habituels, cette surdétermination de l'imaginaire par le réel reste limitée dans ses effets. Chez d'autres, la traduction ou la surdétermination génère un envahissement complet, une submersion du sujet par l'imaginaire avec parfois une note suraiguë concernant la relation homme-femme. Chez d'autres encore – comme le souligne M. Czermak –, c'est le réel qui vient lui-même occuper la scène. Il y aurait ici une mention particulière à faire sur ce que l'on peut appeler les rencontres pathologiques répétitives – où tout s'enflamme – faits qui ne (69)seraient pas sans intérêts pour notre affaire...

Mais pour revenir à notre propos : il serait abusif de considérer qu'entre ces différents groupes la seule différence serait un gradient quantitatif. Quelque chose d'autre intervient.

Tout à l'heure, j'avais caractérisé ces cas par une prévalence de l'imaginaire et un abâtardissement du rôle de symbolique, ce qui n'est pas sans évoquer le déclin des Noms-du-Père. C'est l'occasion de reprendre cette fonction imaginaire dans sa teneur car l'imaginaire ne se réduit pas à la dynamique de la captation spéculaire bien que parmi ces cas on peut en apprécier toute l'ampleur.

Si nous prenons l'exemple des délires-pseudos qui surgissent, ceux de jalousie, de préjudice, de persécution, par exemple. Nous pouvons distinguer deux plans : d'un côté la

matrice ou modalité (ex. : la persécution), cette modalité est stable et de l'autre, on observe une prolifération extensive, ceci n'est pas caractéristique du délire car dans ce que les anciens appelaient la folie du doute, se rencontre le même dispositif : un envahissement progressif de l'existence par contiguïté, selon une modalité fixe. Encore plus révélatrice est ce que nous décrit Freud chez l'Homme aux rats qui est engagé dans une démarche quasi-délinante où c'est la dette symbolique qui surdétermine un procès de contamination métonymique. Dans chacun de ces exemples existe une chaîne métonymique se déployant dans la dimension imaginaire sous le coup d'une surdétermination symbolique.

Ce sur quoi je souhaite insister concernant l'imaginaire c'est que ce n'est pas dans le fonctionnement du langage que nous avons la moindre chance de rencontrer une limite ou un point d'arrêt. Car ce que je viens de montrer avec la chaîne métonymique peut être repris au niveau de la métaphore qui peut s'emboîter dans une autre, ainsi de suite (dans la cure il est possible de voir se succéder des symptômes dont l'articulation métaphorique s'enchaîne en se déplaçant).

En ne prenant en compte que les stricts mécanismes de la structure rhétorique de la langue ou du langage, aussi bien dans la dimension imaginaire que symbolique, il n'y a pas de limite : on rencontre un infini (70) potentiel (comme dans le rêve). Ceci veut dire que l'imaginaire en soi est une dimension indécidable dans son interprétation mais qui plus est, si l'on prend deux dimensions : l'imaginaire avec le symbolique ou de l'imaginaire avec le réel, comme dans les exemples que j'ai pris, là non plus nous ne trouvons pas de point d'arrêt dans le glissement possible de l'un sur l'autre.

Donc il n'est pas légitime de caractériser les cas dit états-limites par une prévalence de l'imaginaire et un abâtardissement du symbolique. Ce n'est pas suffisant ni pertinent. En plus, le flou de l'existence, l'errance, voire la déshérence, qui n'a pas connu de tels moments ? Il s'ensuit que c'est le concept même de limite qui n'est cliniquement pas pertinent. Car ce qui décide d'une structure, c'est son point d'arrêt.

Comme votre patience a des limites et que je ne veux pas appeler à l'amour qui a priori est réputé être sans limite, j'en viens à l'essentiel. Ce qui constitue le point d'arrêt dans la structure, c'est la mise en place du fantasme fondamental, fantasme qui s'articule dans l'expérience du sujet par le surgissement, déjà signalé par Freud, du plaisir-déplaisir. C'est lui qui instaure une jouissance laquelle privilégie les rapports d'un certain nombre de signifiants dans la chaîne signifiante métonymique selon un ensemble fermé et qui en exclut un certain nombre d'autres, par conséquent. C'est à partir de ces rapports dans un ensemble fermé que s'organise l'automatisme de répétition centré par l'exclusion d'un terme, d'une lettre, dans son procès ; lettre qui est celle du signifiant phallique dans sa dimension de manque. C'est en ce point également de la lettre que l'Autre est en défaillance et qu'il se présente comme l'Autre barré, c'est-à-dire que l'Autre ne saurait répondre là où la lettre a creusé un trou dans le savoir inconscient. Nous pouvons retenir de l'ensemble de cette opération, qu'avec la mise en place dans la chaîne signifiante d'un système fermé avec ses exclusions, on a déjà le soupçon d'une notion d'ordre.

L'automatisme de répétition, lui, atteste d'un système symbolique latent et totalement inconscient, lequel symbolique est organisé par un trou réel – qui est d'ailleurs peut-

être le même que celui que j'évoquais tout à l'heure. Cette référence clinique à la répétition a toute son importance car elle est souvent l'un des seuls éléments suffisamment manifeste de la structure névrotique dans une clinique par ailleurs floue et ceci pour les (71)patients eux-mêmes qui viennent dire qu'en dépit du plaisir visé quelque chose d'autre insiste qui les vouent à l'échec ; ce fait est repéré en dépit du flou de leur existence ; donc quelque soit l'errance ou le mode d'égarement, quelque soit aussi l'imaginaire il y a du symbolique ordonné qui insiste et qui est reconnu par eux-mêmes.

Concernant ces patients, nous pouvons même aller plus loin et observer que fantasmes et répétition de l'échec – ou du traumatisme chez certains – participent de la panne sociale, de la désocialisation car évidemment un fantasme ou un procès de répétition n'a la plupart du temps qu'un rapport lointain avec une réalité sociale, ou même une relation sociale, au contraire ils constituent plutôt une entrave.

Et lorsque ceux-là même aboutissant dans les services de consultation sociale c'est le constat du procès de répétition qui désarme le plus les travailleurs sociaux et qui décourage leur volonté d'aide puisque la plupart du temps leur action est vouée à l'échec et ceci « de par la structure ». Il est important qu'au-delà du désordre de l'existence, du désarroi apparent soit reconnu cet ordre cruel qui tient justement au fait de l'automatisme de répétition qui répète la lettre en souffrance, ici le phallus, et qui du même coup atteste de la mise en place par la fonction du Nom-du-Père, car pas l'un ne va pas sans l'autre.

Nous voici en un point carrefour où d'un côté on peut affirmer que si l'automatisme de répétition émerge d'une clinique floue, il y a Nom-du-Père donc une structure névrotique. D'un autre côté si nous évoquons le déclin des Noms-du-Père, avancé par Lacan, que prétendons-nous dire ? Puisque on semble introduire des degrés d'efficacité symbolique alors que nous savons par ailleurs que le Nom-du-Père est d'abord un signifiant et que par définition le signifiant ne fonctionne pas avec des nuances, mais par oui ou non. Il y aurait donc contradiction dans les termes à moins que ce soit au niveau de l'efficacité symbolique de ce référent du Nom-du-Père que se trouve l'enjeu, c'est-à-dire tant au niveau de ses conséquences dans la structure que dans le social où il trouve son appui. En effet, ce n'est qu'indirectement et par récurrence c'est-à-dire autant dans ses effets que s'aperçoit seulement la fonction symbolique du Nom-du-Père, même s'il (72)donne par ailleurs et après coup au fantasme sa validation, comme dit J-J. Rassial.

Ce Nom-du-Père est un signifiant inconscient faudrait-il dire malheureusement ou heureusement ? Malheureusement, parce qu'inconscient il n'est pas aisément détectable sinon dans la dimension symbolique ou parce qu'il est producteur du symptôme. Heureusement, parce qu'il ne dépend pas des relations narcissiques ni des relations réelles que le sujet a soutenue avec l'image du père ou sa personne qui l'incarne. Heureusement aussi parce que le signifiant du Nom-du-Père ne suit pas forcément la voie de la génération génitale puisque sa loi primordiale superpose la primauté de la règle du signifiant au régime de la nature livrée à la loi de l'accouplement.

Autrement dit, si le signifiant du Nom-du-Père ne trouve pas son fondement par la génération physique, somatique, c'est qu'il relève d'un autre lieu : à savoir que la fonction symbolique et signifiante du Nom-du-Père ne trouve son assise que dans la loi de la parole, que

le Nom-du-Père conforte en retour ; c'est également cette parole qui fait résider ce Nom-du-Père au lieu de l'Autre symbolique, comme c'est du maintien de la fonction de la parole que dépend la loi symbolique qui régit nos relations en général et celles entre hommes et femmes, en particulier.

Si l'autorité attachée à la fonction paternelle paraît aujourd'hui aussi anachronique, ce fait n'est pas tant lié au caractère vacillant ou bancroche des pères de notre époque présente mais à l'abâtardissement de la fonction de la parole dans notre aire sociale. En effet, sauf à s'investir comme un père schreberien l'autorité attachée à la fonction n'est jamais que celle que lui accorde et lui reconnaît le social. Si Lacan parle du déclin des Noms-du-Père, c'est bien pour souligner que c'est son fondement symbolique par la parole qui lui fait défaut. Parole qui se trouve barrée par le mur du discours de l'objectivation scientifique qui domine le social. (J'ouvre ici une parenthèse : c'est exactement dans ce style d'objectivation que se déploient les travaux des auteurs évoqués précédemment). Pour prendre un exemple par la négative : la possibilité et l'usage de la vérification génétique de la paternité a pour effet de vider la parole de sa dimension symbolique pour y substituer le dire vrai de la réalité concrète, c'est-à-dire un dire muet, je (73)le précise, puisque ce dire n'a même pas la possibilité de nommer le père, mais seulement le géniteur.

Je souhaite marquer une pose avant de conclure sur le fait de la distinction du langage et de la parole. L'absence de limites située du côté du langage autorise également de concevoir le langage comme au système symbolique autonome. S'il est marqué de trous, de béances, ce n'est pas ce qui constitue un terme, un point d'arrêt, bien au contraire comme le montre d'ailleurs le caractère métonymique infini du désir.

La parole est d'un autre enjeu puisque c'est elle qui transmet le Nom-du-Père dans sa fonction que lui accorde la tradition et ceci jusque dans son caractère arbitraire. Le langage comme le discours scientifique auraient plutôt tendance à chercher à lui trouver une légitimité. Et l'on comprend alors que le déclin du Nom-du-Père est d'abord à son origine un déclin de la parole dans le social ou dans la relation entre les hommes. A ce déclin de la parole et du Nom-du-Père il faut en ajouter un troisième qui est lié aux précédents : déclin de la loi symbolique laquelle est celle qui réglait nos relations et nos conflits. Loi symbolique à ne pas confondre avec l'ordre symbolique, ordre de structure qui règle un certain nombre de fonctions chez le sujet.

Cette distinction entre langage et parole, entre ordre symbolique et loi symbolique peut paraître un peu forcée et artificielle, elle permet cependant de voir se côtoyer deux fonctions différentes mais surtout de s'apercevoir que certains termes dans la structure appartiennent ou dépendent des deux.

Après ce tour d'horizon trop succinct sur ces patients dits « en panne », il ne semble pas que l'on puisse en déduire que leur panne concerne le symbolique, comme j'ai tenté de le suggérer, mais plutôt qu'ils ressortent d'une panne du désir.

En effet, c'est le Nom-du-Père qui donne son accentuation au désir en tant que c'est par la marque de ce signifiant qu'est creusée la fonction du manque, qu'est valorisée la signifiante phallique au lieu de l'Autre et ceci dans et par l'opération de la castration du sujet qui

inscrit dès lors la dette symbolique au principe du désir du sujet comme désir de l'Autre. C'est à ce moment-là que s'inscrit le Nom-du-Père comme ordinal mais où c'est la(74) fonction du signifiant phallique qui en prend la suite. Si l'opération précédente n'est pas posée fermement par le Nom-du-Père, c'est le désir qui est discrédité, inhibé, refoulé, etc.

Voilà me semble-t-il quelques traits propres à guider notre démarche avec certains de ces cas ambigus, parfois difficiles. Je les inscrit du côté de la névrose parce que ce sont ceux-là qui se présentent à l'analyste. Les autres choisissant l'hôpital inclinent peut-être plus à une discussion sur la psychose.

Quelle est la conséquence du déclin des Noms-des-Pères ? Appelons cela une structure non achevée, où existent plaintes et fantasmes, automatisme de répétition et demandes mais le désir est provisoirement absent ou en suspend, la fonction phallique et la jouissance phallique présentent peu d'intérêt, d'attrait pour le sujet. Ceci veut dire quoi au niveau du Nom-du-Père ? Son incidence dans la structure ne se réalise pas de façon magique il est nécessaire que le sujet y mette du sien, et ceci l'analyse peut le lui apprendre précisément parce que l'analyse est d'abord restitution de la parole dans sa fonction.

Pour terminer sur une note d'actualité à propos du refoulement du désir et de l'amplification de la demande. On ne peut manquer d'admirer avec quelle justesse et pertinence pour cette structure est venue s'inscrire dans notre modernité cette institution qu'est l'Etat-providence. Si vraiment il est venu se substituer au creux ménagé par le déclin des Noms-des-Pères nous n'avons pas à nous étonner que les effets de cette admirable invention nous fassent aujourd'hui retour sous la forme des lois d'airain d'une dette réelle.

Mais ceci nous fait apercevoir que chez ces cas, évoqués plus haut, existe un mode de refoulement de la dette symbolique et de ses conséquences, ce qui est bien encore une manière d'éluder le Nom-du-Père et l'ordre qu'il implique au niveau du désir.